Bruno Krebs

SANS RIVE

Fragments

L'ARPENTEUR

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

TOM-FLY, LE PIRATE, *roman,* Climats, 1996
L'ÉMISSAIRE, *roman,* Climats, 1997
RAISON PERDUE, *récits,* Deyrolle, 1996
LE FESTIN DE VASE, *récits,* 00h00, 1998
DANS LA NUIT DES CHEVAUX, *récits*, Gallimard, L'Arpenteur, 2003
LA MER DU JAPON, *récits*, Gallimard, L'Arpenteur, 2004
CHUTE LIBRE, *récits*, Gallimard, L'Arpenteur, 2005
BILL EVANS LIVE, *portrait*, Gallimard, L'Arpenteur, 2006
LA TRAVERSÉE NUE, *fragments*, Gallimard, L'Arpenteur, 2009

L'Arpenteur

Collection dirigée
par Gérard Bourgadier

Extrait de la publication

Bruno Krebs

SANS RIVE

Fragments

GALLIMARD | L'ARPENTEUR

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Extrait de la publication

aux guichets la géographie pas leur fort ils confondent le Spitzberg avec Madras puis Malte et Hokkaido annoncent grèves et manifestations feux de Bengale et autres obstacles nocturnes bien propres à dégoûter les plus téméraires

à la gare plus de trains fleuve en crue
Japon ou Norvège feront l'affaire
mais douze heures d'attente et tellement plus au nord
là-bas il faut se défier des glaces même les terres se disloquent et dérivent mer bleue on croit pouvoir s'y baigner quand le vent d'un coup vous givre les cils

je l'ai connu très jeune ce lac l'ayant vu gelé
même les cygnes avaient fui
les patineurs dans le soleil blanc leurs ombres rasaient celles des peupliers quand le dôme et les vitres hautes du casino crachaient encore leurs flèches
je le reconnais et ne le reconnais plus ce lac il a pris des proportions telles peut-être me suis-je trompé de lac

Extrait de la publication

Enghien cherchant simplement le cimetière la tombe de mes grands-parents puis errant bredouille désorienté par la succession des banlieues
j'en cherche vainement la berge opposée ne distingue rien sauf un ciel où j'ai vu d'abord comme des îles et des voiles sanguines
car se renversant si loin cloche translucide déverse des vapeurs des haleines colorées par le crépuscule qui baigne indifférent ce lac sans rive

l'avenue se ride profonds labours
cet enfant que sa mère maintenant m'abandonne
bébé encore je refuse de le nourrir de l'habiller il a les os le squelette rouge en transparence ses cheveux collés tirent aussi sur le rouge et ses yeux d'huître aveugle fixent le vide trop petit encore pour me voir ni même tendre les bras je n'ai pas l'odeur du lait il ne manifeste aucune tendresse moi non plus il reste là sur le lit les draps merdeux où je l'enroule nu j'ai dormi dans sa merde l'odeur m'a réveillé
dans l'escalier de l'Hôtel des Bains je croise des gens c'est l'heure du dîner ils scrutent mon paquet je lui ai enveloppé la tête ne tiens pas à nous faire remarquer
dehors le vent les acacias bruissent le drap se défait me claque au visage s'entortille entre mes jambes je m'arrête pour assurer mon fardeau le bébé ne pleure pas indifférent à la pluie qui me vaporise le front
je longe la grille d'un square les poubelles débordent non quand même pas dans une poubelle je m'agenouille sur le sol le dépose l'emmaillote plus étroitement le dévisage une dernière fois cherche un mot d'adieu quelque chose qui atténue mon geste rien ne vient je me redresse épouvanté puis m'éloigne accélère me mets à courir trot-

Extrait de la publication

tiner et courir ralentis pour recouvrer mon souffle guette les phares des voitures les ombres des passants sur le trottoir en face marche plus vite puis cours encore tétanisé par la fatigue et l'horreur

la nuit et le gel peut-être ont défoncé le bitume
les voitures ne passent plus que très rarement leurs pneus chassent sur la boue ses lourdes mottes violettes leurs faisceaux balayent les branchages
Enghien presque l'aube un brouillard poudre l'église décalottée sens uniques silencieux rien ne circule
je cours en plein boulevard trébuche sur ses sillons boursouflés Enghien houle mauvaise un halo nimbe les halles du grand marché

la forêt ses chemins mènent à des hameaux puis à des collines nues d'où j'espère découvrir autre chose mais d'autres reliefs soulèvent tout proches des bois plus épais ou clairsemés entrecoupés de pistes sables et bruyères
grands arbres denses s'ouvrent noirs souffles gris engloutissent le vent
solitude sous le ciel la lumière ne faiblit guère
les oiseaux ce matin leur chant et puis là plus rien
juste une brise qui flotte dans les cimes
anime cette nuit claire

le sentier ronces et orties l'étranglent d'une haie rapprochée je tire sur mes manches pour me protéger les hautes branches se ploient en un tunnel où le jour ne pénètre plus guère juste chuchotant
murailles livides effondrées les pins et les chênes leurs

lianes si monstrueux tentacules plus personne ne l'habite ce château ses propres pierres même l'abandonnent descellées par le lierre laissent libre cours aux ténèbres au vent et à la pluie qui cascade entre les feuilles

comment restaurer cet ouvrage son hallucinant volume lutter contre telle végétation son asphyxiante effervescence ce climat son extravagante pluviosité bourrasques éperonnées par cette colline où nous campons à mi-pente mais bien assez haut pour recevoir une ou deux copieuses ondées chaque nuit
prison de viorne et de moellons je comprends mal que ma famille morts ou vivants y aient investi leurs dernières économies en parlent comme d'un Graal d'un rêve enfin matérialisé sûrement ils ont perdu la tête
dans les feuillages quand la pluie se tait même les oiseaux invisibles leur chant perce le cœur

au pied des remparts les enfants jouent les chiens gambadent les automobiles en cortège répandent dans la cour toute la famille et bien d'autres que je ne connais pas les morts plus tout à fait morts mes cousines me complimentent sur ma mine juvénile le grand hall ses dalles réverbèrent les voix et les cris
des voitures arrivent encore stationnent entre les rosiers sauvages chacun déambule se dévisage perplexe puis s'embrasse coffres béants sur les paquets les cadeaux les bouteilles tartes et gâteaux
les enfants affolés remontent prétendent avoir aperçu des crocodiles sur la vase parmi les rochers

ton amie est bien fatiguée marmonne grand-mère
tellement de kilomètres et tant de pays quel calvaire soupire-t-elle morte
tablier à carreaux s'active dans la cuisine
la vaisselle le rangement il reste beaucoup à faire
au château kermesse masques et confettis il y en avait du monde et pas seulement des enfants le froid et la nuit tombés plus vite que les étoiles
plus vite encore sur les jardins les rosiers moites à cause des chênes et des hêtres je suppose et de l'automne qui s'achève
plus personne ne se baigne l'eau stagne noire puis se retire noire tout le monde refluant dans le grand salon la salle à manger ses pierres ses tentures son piano tellement sombres on ne distingue pas le plafond les flammes éclairent rouge la grande nappe blanche
la cheminée son foyer on aurait pu y loger la table douze et même vingt couverts bien au chaud

mais maintenant c'est silence sauf grand-mère qui fait claquer les casseroles contre l'évier s'essuie les mains contre son tablier ses doigts fins fuseaux crochus d'arthrite grand-mère maigre quoique un peu moins je trouve depuis qu'elle est morte éternelle affairée front plissé toujours colère ses intestins la travaillent encore elle a beau en reprendre de sa gelée rouge pas grand effet même sur un fantôme parfumé à l'eau de rose et de fleur d'oranger
oui je parle de l'Arménienne
l'autre la Bretonne ressuscitant moins volontiers désormais nous voici Arméniens dans un manoir breton car il faut bien quelqu'un qui veille sur le granit s'occupe des Bretons vivants ou trépassés et même des autres

Extrait de la publication

de mon amie par exemple elle dort à côté dans un grand lit si grand la porte à peine entrebâillée bute contre le sommier on lui a fermé les volets dehors les hêtres frissonnent il fait jour encore pourtant mais les arbres ont bien repoussé depuis la dernière tempête masquant l'aube derrière leur mantille de feuilles et de lichens
mon amie m'a dit ne t'inquiète pas je me réveillerai j'ai l'habitude juste ce train à prendre puis l'hélicoptère
et sans manger sans se déshabiller ni m'embrasser même elle s'est glissée sous sa couette on ne l'a pas réveillée
mais grand-mère impatiente frappe à la porte combien d'heures maintenant qu'elle dort qu'elle ne bouge pas et si elle le ratait son train son hélicoptère alors moi aussi j'entre doucement lui secoue l'épaule
elle grogne marmonne oui je sais puis se retourne tout habillée cherche la chaleur des oreillers
grand-mère a mis la table celle de la cuisine sous le plafonnier pour petit-déjeuner rien que des gâteaux il faut bien finir les restes je ne vais pas critiquer grand-mère elle en fait déjà beaucoup une kermesse à son âge la plupart d'entre nous dormiraient paisibles sous terre mais non elle s'obstine à revenir et plutôt que de rester bras ballants à dorer ses vieux os sur une terrasse au soleil elle s'enferme en Bretagne se colle aux fourneaux alimente toute une ribambelle de vivants sans éducation ni la moindre expérience des morts

oui bien sûr rejoins-moi on se dira au revoir à l'aéroport jette mon amie rassurante quoique sans perdre une seconde juste un petit sac son manteau voilà elle disparaît à peine si j'ai senti la porte se refermer juste entendu un moteur dans l'aube gronder

Extrait de la publication

grand-mère qui ne l'apprécie guère me retient par le bras et son regard me dit ce n'est pas une fille pour toi quand moi je m'interroge comment pourquoi la rejoindre puisqu'elle s'en va sans un baiser accumule distances et handicaps train rapide hélicoptère et pourquoi pas fusée

mon train lui-même si alerte j'ai bien failli le manquer cramponnant la poignée d'un dernier wagon rouge
troisième classe à l'intérieur inutile de chercher une place les voyageurs pressés comme des livres les banquettes transpirent la tisane je tangue dans les allées ma tête frôle le plafond station debout pas conseillée le mouvement pendulaire s'accentue puis les uns les autres se déplaçant tout courbés pour converser ou draguer à leur aise je trouve espace libre à côté d'une brune bavarde et longiligne profite de l'occasion pour m'incruster dans la conversation discours décousus repousse dos tourné les mâles de retour fais de mon cul un remblai elle son cul souple rambarde
quand les haut-parleurs intiment aux voyageurs qui descendent à l'aéroport de se rapprocher du milieu du train voiture numéro 10 faute de quoi devront marcher vingt minutes sur le quai et pourraient bien rater la correspondance

ils ont remplacé l'hélicoptère par une vedette ou j'aurai pris le mauvais couloir mais ce catamaran volant devrait compenser
bousculade à l'embarquement puis tout rentre dans l'ordre et sans tarder l'engin s'éloigne du quai
sortie de port les grues diminuent mer verte en bordure des falaises quand d'un coup virant vers le large nous

Extrait de la publication

heurtons une houle améthyste très creuse et dentelée de lames
le navire courageusement les affronte joue l'hydravion tant la puissance de ses turbines le soulève mais les vagues s'exhaussent plus profondes hargneuses elles jettent des éclairs hachent le ciel schisteux

le commandant a jeté l'éponge c'est manifeste car nous dérivons plus doucement jusqu'à l'entrée d'une petite marina où le catamaran repose bientôt accosté à un ponton
les passagers surpris ne sachant trop quoi faire devant cette terre abritée du large par un îlot de maigres pins noirs où la marée basse donne accès entre flaques et nervures mollement cuivrées

équipage et passagers sont descendus certains s'engouffrent dans l'unique café-crêperie d'autres escaladant les dunes vont visiter une chapelle un calvaire perdu en pleine lande

avec mon camarade nous observons les mouvements de la mer au loin les veines vertes et violettes qui teintent désormais le sable
il faudra un flot bien puissant pour extraire ce lourd navire de son échouage et machines éteintes sans électricité une nuit bien froide nous attend

j'avais un peu oublié grand-père profitant de l'escale j'y reviens
dans la lumière de la cuisine le parfum des gâteaux

Extrait de la publication

réchauffés il s'avance pas trop vaillant les morts ne dansent qu'au cimetière ses jambes faibles flageolent sa veste de pyjama flotte sur son petit ventre mais il sourit et son crâne blanc resplendit
alors tu t'en vas me fait-il agitant ses grandes oreilles roses
oui je m'absente grand-père une course urgente un amour tu peux comprendre
il me serre dans ses bras enfin c'est moi surtout qui le serre quand lui me tapote gentiment le flanc puis l'épaule et sur sa joue rêche je fonds crémeux dans un abîme de chair de poils et d'amour

enfant j'avais un jeu de loto ne saurais plus les règles maintenant et même alors ne crois pas avoir ressenti la moindre attirance pour cette boîte et ses jetons peut-être parce qu'elle demandait un second joueur qui ne s'y trouvait pas

écrire c'est caca jamais je n'oublierai le caca sur les tuyaux jambe plâtrée une nuit j'ai rampé hors du lit chiant déposer le caca sur un tuyau de chauffage les bonnes sœurs jamais ne m'ont questionné pour le caca en tout cas je ne m'en souviens pas j'étais si petit des souvenirs on n'en conserve guère de cet âge-là à part le caca

maman rouge pivoine tu me parles je suis ton clown Constantin tu me parles et j'écoute ta voix elle monte s'égare perçante dans la nuit et je glisse recroquevillé sur les trottoirs je mâche mon sandwich au saucisson et ta

Extrait de la publication

voix carillonne Notre-Dame sainte Thérèse maman pardonne-moi laisse-moi juste prier ramper jusqu'à Lourdes et dans les labours au clair de la lune à la claire fontaine chanter

j'avais des armées agenouillé le tapis j'en faisais des collines une bougie projetait leurs ombres cavaliers fantassins et canons batailles cris et fanfares tambours muets

je soupçonne quelque chose sous ce plancher peut-être un sous-plancher un animal un bébé ou une toux grosse toux grasse poumon noir étouffé on a peut-être enterré quelqu'un sous mon plancher c'est nouveau sinon je le saurais mais ne peux non plus passer mon temps à surveiller ce plancher pas faute de garder les yeux baissés à suivre le dessin des lames plancher à l'ancienne je ne l'ai pas vu naître me borne à passer l'encaustique puis le patin

fenêtre sur rue cinq étages les platanes leurs cimes presque à niveau frémissante rivière jardin suspendu ce gouffre souvent m'invite à y plonger bras tendus

j'ai construit une petite maison en sable les panicauts font des arbres galets et coquillages délimitent son jardin à plat ventre je surveille les vagues elles montent troublent les flaques miroirs froids leur murmure chuinte et siffle dans mes oreilles leurs crêtes dansent légères

les mots cognent ricochent je me ratatine Pierrot pétrifié les confettis les serpentins tourbillonnent je lève les yeux vers les sapins le vent souffle sur la baie

Extrait de la publication

cordages enrobés d'algues sous le sable émergent nœuds blanchis torsades de filets nylon noir os de seiche moules agglutinées par le goudron membres de poupées plastiques colorés

quelque chose dans mon corps d'incinéré
je retrouve matière identique dans les musées
l'épaisseur bitumeuse des peintures lances et cuirasses
la nuit les musées tout devient obscur et désert
effaré je transpire portraits batailles crucifixions les nus bâillent et palpitent leurs bouches crachent vomissent boules de feu bleu qui roulent sur les parquets vernis
volcans flamboient rongent leurs cadres fondus
Saturne dévorent ma chair d'enfant

Pierrot boutons nacrés les enfants se moquent
pins tordus les groseilliers rougissent
planté dans la vase je reste muet

ma mère dans son lit pelotonnée je peine à ouvrir les yeux
le boulevard pas une voiture juste les arbres forêt de platanes ronflent dans le vent bientôt leurs feuilles effaceront toute trace de trottoir
ma mère m'embrouille
déjà pas facile de faire mon sac
vider la valise d'abord n'ayant pas prévu l'Ukraine je déplie quatre puis cinq pantalons un seul suffira gros velours leur hiver tardif paraît-il en Ukraine deux chemises canadiennes en bonne laine deux sous-vêtements à manches longues tant pis si j'ai l'air d'un cow-boy en Ukraine
ma mère me demande ma carte d'identité

Extrait de la publication

pour aller en Hollande elle insiste
mais j'en ai besoin moi de cette carte
déjà qu'on devait être dix maintenant plus que six l'autre groupe retardé en Suisse impossible d'attendre nos places réservées il faudra négocier dur au guichet les Ukrainiens surtout immigrés bordéliques mais formalistes n'apprécient guère les changements
ma mère on se dispute je hausse le ton le théâtre les tournées c'est bien beau mais l'Ukraine d'abord et je claque la porte presque sur la queue du chien qui me suit

à la gare heureusement je retrouve Silvio il a le chic pour embobiner les gens même Ukrainiens très paumés devant son sourire gourmand ses grands yeux d'elfe finissent par céder sans comprendre un quart de son discours tonitruant il était temps on balance les sacs le train s'ébroue déjà

on discute nombreux en terrasse
la mer fume belle les lumières frangent sa nuit
taverne ténébreuse nulle étoile même le port plus bas juste un voile les quais peut-être ou la brume qui monte quelques heures avant le jour
anisette vodka le cliquetis des glaçons cingle nos sourires éclats de phare vieilles et nouvelles connaissances attablées
cognent leurs verres
le grand navire mouillé guette l'aurore

cris répercutés s'interpellent contre le vent le bruit des machines ventre à hélices jupes pantalons flottent clairs

Extrait de la publication

en partance pour les glaces rires frais et gracieux voix ricochent sur le givre des coursives vagues courtes brisées par le môle tous rois et reines saluent le port pavoisé

mer froide tinte canon de fusil quand le vent se lève rien de violent les hauts-fonds déroulent larges serpents spirales d'algues bleues
tout un ciel marin presque nocturne pourtant le soleil irise encore le brouillard quelques lames aspergent le pont claquent contre la coque font trembler ses tôles et les machines

une baie profonde s'ouvre où les flots viennent mourir
sommes-nous en Ukraine je ne crois pas la mer Noire peut-être mais plutôt la Blanche avec les courants on aura dévié le navire mouille à quelques encablures du rivage que nous gagnons en canot
la plage s'étire en croissant puis se perd dans la brume nous marchons à la queue leu leu devisant parmi les souches et troncs d'arbres
quand je m'arrête ébloui devant un premier coquillage grande conque translucide fiévreusement je la ramasse puis avise une magnifique étoile de bois et plus loin un soleil de cordages entrelacés
d'autres merveilles surgissant encore à chaque pas ou presque je les laisse à mes camarades ne peux rien porter de plus ne sais quoi prendre ou abandonner
notre marche se prolongeant il faut s'arrêter se restaurer un peu puis repartir
avec la fatigue claudiquant sur ce sable mou je sème mes trésors la brume épais brouillard maintenant inutile de songer à rebrousser chemin je ne porte plus que mon sac le soir obscurcit la plage

Extrait de la publication

impétueuses elles m'entraînent au pas de charge chansons révolutionnaires se retournent échevelées font mine de sonner tambour
la brune débarquée de Douvres ou de Southampton me demande quel genre d'activités au juste j'ai prévu pour les gosses qu'elle vient d'acheminer puis déverser hilares sur le parking au pied de la falaise
je suggère une sieste suivie d'une soirée télé en famille d'accueil mais elle s'insurge les bambins somnolant depuis l'aube veulent se dégourdir les jambes réclament une excursion une visite guidée une activité culturelle ou festive à quoi je ne réponds rien cervelle vide
mes propres ouailles en quelques semaines rapidement dessalées font leur vie sans autre embarras il me suffit de les croiser ici ou là cafés bars ou discothèques écoulant nuits sereines en leur compagnie situation qui perdure depuis plusieurs étés automnes et Pâques glacées
quand pour ma part je me suis jusque-là contenté d'expédients nourri logé ma direction me payant au lance-pierre lorsqu'elle se souvient de moi
la brune s'emballe il faut en appeler aux plus hautes instances farouche exige de consulter mon agenda téléphonique et j'obtempère ébahi face à si terrifiante poitrine

la mer gonfle roule ses galets j'y descends parfois mains dans les poches contemple le rivage évitant l'horizon où rien n'apparaît sauf quelque lacération d'orage suivie d'une secousse sourde qui me troue le ventre
conditions extrêmes que je me dois de traduire à cette brune tambour-major pour la tempérer lui faire prendre

Achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 16 décembre 2010.
Dépôt légal : décembre 2010.
Numéro d'imprimeur : 77839.

ISBN 978-2-07-013167-9/Imprimé en France

178996

Sans rive
Bruno Krebs

Cette édition électronique du livre
Sans rive de *Bruno Krebs*
a été réalisée le 27 décembre 2010
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070131679).
Code Sodis : N46207 - ISBN : 9782072424007.
Numéro d'édition : 178996.

Extrait de la publication